

La recherche-action, un instrument de compréhension et de changement du monde

Jean-Pierre Pourtois, Docteur en sciences psycho-pédagogiques

Université de Mons - Belgique

Huguette Desmet, Docteure en sciences psycho-pédagogiques

Université de Mons – Belgique

Bruno Humbeeck, Docteur en sciences de l'éducation

Université de Mons - Belgique

Résumé

Après avoir brièvement passé en revue l'évolution de la recherche-action, nous nous sommes attachés à réfléchir sur sa posture épistémique qui tente de confronter la prévision à la prédiction pour mieux *comprendre et changer le monde*. Notre proposition est celle d'une approche hétérogène de la recherche en général et de la recherche-action en particulier. Il nous apparaît essentiel que celle-ci interroge la réalité des acteurs par des voies épistémiques diverses. Par ailleurs, nous insistons sur le fait que les acteurs agissent sur un « terrain » qui n'est pas toujours aisé à décrypter et qui est parfois résistant à l'action. Douze critères, répartis en quatre axes, sont alors proposés : ils sont susceptibles de constituer une grille de lecture de la validité d'une recherche-action. Nous concluons en soulignant la complexité de la démarche qui implique trois composantes – le pouvoir, le savoir et le vouloir – et qui placent le chercheur-acteur et l'acteur-chercheur dans une constante dialectique.

Mots clés

RECHERCHE-ACTION, POSTURE ÉPISTÉMIQUE, CRITÈRES DE VALIDITÉ, COMPLEXITÉ

*« Je pense en parlant et
j'avance en agissant »*
D. Cohn-Bendit (2011, 5 Mai)

Passé et présent de la recherche-action

La connaissance scientifique enrichit les pratiques sociales et éducatives, c'est indubitable. Pourtant, on constate que les intentions de transformation d'une réalité sociale problématique basées sur les seules connaissances objectives obtiennent des succès fort divers. En effet, l'action sur le terrain obéit à des déterminismes psychosociaux complexes. Et, dans une approche strictement objective, ceux-ci sont rarement pris en compte. Or, sans une prise en considération et une analyse des composantes du terrain, l'action risque fort de ne pas atteindre ses objectifs. C'est à partir de cette prise de conscience que, dès les années 40, Lewin propose le concept de recherche-action. Il s'agit de tenter d'opérer une confrontation entre l'acteur en recherche et le chercheur dans l'action. Une dialectique entre l'homme-acteur et l'homme-chercheur définit l'univers de la recherche-action, dans le but d'acquérir un « pouvoir-faire ».

Dès les années 70, la recherche-action est proposée comme alternative aux pratiques institutionnelles dérivant de modèles imposés par l'autorité. Elle place le groupe en position d'acteur en lui permettant de construire son propre savoir, sa connaissance de lui-même, de l'institution, de la réalité qui l'entoure afin que, fort de ce savoir retrouvé, le groupe puisse agir sur lui-même, sur ses conditions de vie, sur son avenir. De Landsheere (1979) souligne que la recherche-action est caractérisée par l'engagement subjectif du chercheur en faveur de valeurs et objectifs définis. Selon lui, le chercheur-acteur a aussi pour rôle d'organiser et d'évaluer le projet d'action.

Dans les années 2010, la recherche-action doit s'ajuster à une réalité bien plus complexe qu'auparavant. De nouvelles problématiques apparaissent car le monde change à une vitesse jamais égalée jusqu'à présent. Les modèles (éducatifs, sociaux...) anciens ne sont plus adaptés au monde actuel; les individus doivent donc adopter de nouveaux modes relationnels et des types inédits de socialisation. Aujourd'hui, on leur demande de devenir des citoyens actifs, responsables et partenaires. L'heure est donc à la redéfinition des rapports sociétaux et interpersonnels. Et la recherche-action doit tenir compte de toutes ces mutations.

C'est dans ce contexte que le lexique se réactualise. On parlera de mobilisation (en lieu et place de consentement), d'implication (plutôt que de simple participation), de travail collaboratif (c'est-à-dire en réseau de partenaires), de démarche problématologique (à la place de démarche résolutoire)¹, de laboratoire social (où s'expérimentent des champs nouveaux à tous les niveaux de l'écosystème), d'opportunité (rien ne sert de s'épuiser si des facteurs facilitants ne sont pas présents), etc.

La recherche-action s'inscrit parfaitement bien dans le nouveau débat public qui privilégie l'éthique de la communication, du compromis et de la responsabilisation, qui appelle au partenariat et à l'émancipation de chacun, qui veut réconcilier la recherche et l'action et qui incite au partage du pouvoir, de la puissance et de l'autorité entre les citoyens (Bajoit, 2003). La postmodernité implique de nouvelles alliances. Ainsi, dans une recherche-action de co-éducation école-famille que nous menons au CERIS ², avons-nous constitué une reliance entre trois champs : le politique, le scientifique et le pédagogique (Pourtois, Desmet, Lahaye, Berger, Couvreur, Della Piana, Hachat, Hardy, Houx, Humbeeck, & Tutak, 2011). Ce trépied qui articule le pouvoir (politique), le savoir (scientifique) et le vouloir (pédagogique) constitue l'espace démocratique nécessaire à toute recherche-action.

La recherche-action implique aussi une reliance entre ses composantes singulières, particulières et universelles. La composante singulière renvoie à la personne elle-même, être unique, à nul autre comparable. La composante particulière a trait à un ensemble d'individus qui partagent de façon distinctive ses façons d'être, de penser, de juger... La composante universelle, quant à elle, se rapporte à tous et vise l'établissement de lois, de noyaux de signification applicables à l'ensemble des sujets. Il est essentiel que la recherche-action développe une conscience réflexive entre ces trois composantes, ce qui ajoute encore à la complexité de la démarche.

Quant à la posture épistémique de la recherche-action, elle doit, elle aussi, s'envisager sous l'angle de sa complexité en gardant à l'esprit qu'elle doit prendre en compte ses dimensions singulière, particulière et universelle.

Posture épistémique de la recherche-action

La recherche-action est une action politique en quête de savoir. Elle articule au sein d'un même modèle les visées de la politique (approche praxéologique) et une approche scientifique. Dans le premier cas, on recherche la *prévision*; l'approche est réalisée pour agir; elle est un instrument singulier de maîtrise de l'interaction complexe en vue de provoquer le changement. Dans l'autre cas, on vise la *prédiction*; l'approche est réalisée pour connaître; elle est un instrument universel de bornage causal des interactions complexes pour analyser le changement. Les deux logiques sont donc d'orientation différente et ont longtemps été dissociées, opposées. La recherche-action tente de les confronter pour mieux pénétrer la complexité : accroître le savoir par l'action et rendre l'action plus efficace par le savoir.

Toutefois, la recherche-action, comme d'ailleurs toutes autres formes de recherche, voit encore trop souvent son débat occulté par le conflit entre le quantitatif et le qualitatif. La recherche-action doit, elle aussi, s'interroger sur

sa posture épistémique. Quelle conception de la réalité privilégie-t-elle? Idéaliste ou réaliste? Étique ou émique? Dualiste ou monadiste? Instrumentale ou communicationnelle? Ou mieux, est-elle capable de confronter ces conceptions et démarches pour créer et analyser le changement dans sa forme complexe?

La démarche idéaliste est liée à un travail réflexif et rationnel pour expliquer les phénomènes; la démarche réaliste se perçoit et se comprend dans l'expérience directe des choses, dans le contact immédiat des sujets avec l'environnement. Le positivisme s'inscrit dans la conception idéaliste; l'herméneutique et la phénoménologie renvoient à une conception réaliste.

Dans la démarche dualiste, le chercheur se situe en dehors de l'événement qu'il observe; dans la démarche monadiste, le chercheur ne se dissocie pas de l'événement car il considère qu'il contribue à l'émergence de ce qui se produit.

Les anthropologues distinguent la démarche étique et la démarche émique. La première renvoie à l'explication d'un comportement ou d'un événement donnée par le chercheur et basée sur sa capacité à analyser, à interpréter et à théoriser les phénomènes. La deuxième perspective se sert de l'explication du monde fournie par les acteurs.

Habermas (1987), quant à lui, différencie l'approche instrumentale de l'approche communicationnelle. Dans le premier cas, l'intérêt de la connaissance est technique, non subjectif; le sujet est considéré comme un objet d'étude. Dans le deuxième cas, le sujet est examiné en tant que personne avec ses propres finalités, motivations, valeurs, langage et culture; le rapport chercheur-sujet est intersubjectif.

Encore à l'heure actuelle, l'épistémologie donne l'illusion que des solutions puristes seules peuvent exister : soit le quantitatif « pur », soit le qualitatif « pur », soit une orientation idéaliste homogène, soit une orientation réaliste homogène, etc. La question se pose relativement à la recherche-action : très centrée sur l'acteur, peut-elle concevoir une approche hétérogène qui laisserait une place à l'idéalisme, au dualisme, à la dimension étique et à l'approche instrumentale? Si on considère que la conception de la réalité doit être problématologique, alors il apparaît essentiel que celle-ci interroge la réalité vécue par les acteurs par des voies multiples (Pourtois, Desmet, & Lahaye, 2006). La recherche-action doit aller plus loin encore dans la problématologie et être capable de la confronter au résolutoire. D'autant plus que la complexité dépasse la relation entre les personnes impliquées dans la recherche-action. Le changement que vise celle-ci doit aussi s'ancrer et s'élaborer sur un « terrain ». Or, celui-ci est toujours difficile à décrypter. Il est

un objet vivant, qui possède une personnalité, une histoire, une identité particulière. Il est par nature résistant, tout à la fois actif et réactif. L'adéquation entre ses finalités (souvent implicites et qu'il faut donc débusquer) et celles de la recherche-action est toujours un acte politique à élaborer. Car toute recherche-action constitue une intrusion dans la vie des personnes du « terrain ». Et parce que sa finalité est le changement, elle implique une rupture dans les façons de penser, d'agir, d'établir des relations, de se percevoir et de percevoir les autres. Pour pénétrer le terrain, pour y travailler, il importe d'en connaître les caractéristiques et de prendre en compte une série de critères fondamentaux que nous présentons ci-après et que nous avons structurés selon quatre axes : l'axe systémique, l'axe de l'économie, l'axe de la temporalité et l'axe de l'axiologie (Pourtois & Desmet, 1998). Chacun des axes contient trois critères, soit douze au total. Dans le cas de la recherche-action, ces douze repères émanant du terrain peuvent constituer une grille de lecture de sa validité : prend-elle en compte les dimensions systémique, économique, temporelle et axiologique? Examinons de plus près ces quatre axes et ces douze repères qui sont susceptibles de crédibiliser une recherche-action.

Les douze repères du terrain

L'axe systémique

Le terrain est avant tout un écosystème, c'est-à-dire un ensemble de sous-systèmes en interaction constante. Trois critères découlent de cette caractéristique systémique : l'opportunité, la complexité et la socialité.

Découvrir l'opportunité

Il s'agit d'abord de « déchiffrer » le terrain : la résistance des acteurs d'une part, les facteurs favorables d'autre part. La recherche-action fait-elle sens chez les personnes? Touche-t-elle à leurs besoins profonds? Rencontre-t-elle leurs objectifs? S'intègre-t-elle bien dans leurs normes sociales? Des liens et une confiance réciproque s'établissent-ils facilement? Un impact positif peut-il être prévu? A-t-on réfléchi aux possibles effets pervers?

Accepter la complexité

Mener une recherche-action, c'est inévitablement prendre en compte la complexité du terrain. Prend-elle en considération tous les niveaux de l'écosystème de U. Bronfenbrenner, depuis le micro- jusqu'au macro-système et leurs interactions? Respecte-t-elle la multiplicité des points de vue selon une approche pluriréférentielle? Privilégie-t-elle une lecture plurielle des événements au moyen de triangulations diverses?

Repérer la socialité

Il importe aussi d'examiner, chez les sujets, leur façon sociale et culturelle d'être au monde. A-t-on bien appréhendé les affiliations diverses, les structures hiérarchiques du groupe, les leaders, les opposants? A-t-on bien pris la précaution éthique de ne pas provoquer un effondrement de l'identité collective et individuelle? A-t-on bien identifié les mécanismes d'inclusion et d'exclusion?

L'axe de l'économie

Il faut entendre ici l'économie sociale, culturelle et psychologique. Les critères de production, de sens, d'instrumentalité sont au cœur de cet axe.

Susciter la productivité

Il s'agit de mettre l'accent sur les activités de production et de création dans le processus de changement. La recherche-action stimule-t-elle des productions concrètes (de nouveaux actes, comportements, objets, récits, expositions, brochures, publications, séances d'échange de pratiques...)? En d'autres termes, libère-t-elle chez l'acteur des capacités nouvelles favorisant une image de soi plus valorisée, la reliance, des modifications d'habitus?

Fabriquer du sens

Toute recherche-action prend appui sur l'expérience subjective des acteurs pour que celle-ci revête du sens. S'est-elle bien appuyée sur l'expérience vécue des sujets? A-t-elle tenté de découvrir le sens caché des événements? A-t-elle favorisé la conscientisation, c'est-à-dire mis l'acteur dans des conditions le rendant capable de se voir sujet agissant et pensant pour trouver des solutions à ses problèmes?

Enrichir l'instrumentalité

En recherche-action, on a besoin d'outils, de méthodes, de techniques... tout particulièrement pour effectuer la lecture du monde dans lequel les sujets s'inscrivent. Ceux-ci ont-ils suffisamment d'instruments pour analyser les situations, pour faciliter l'intersubjectivité et la concertation mais aussi pour évaluer les effets de la recherche-action? Ont-ils été bien formés à leur utilisation? Sont-ils, in fine, plus confiants dans leurs possibilités d'action sur l'environnement parce qu'ils sont plus armés pour les développer?

L'axe de la temporalité

La temporalité est indissociable de la notion de changement. L'établissement de repères temporels permet la structuration du projet (temps chronologique). Mais il faut aussi (surtout?) prendre en compte le vécu événementiel et phénoménologique des personnes (temps dramaturgique). Ainsi, toute

recherche-action se doit de prendre en compte la progressivité et la précarité de sa démarche ainsi que l'historicité des acteurs.

Repérer la progressivité

Le but d'une recherche-action est de faire progresser les sujets. Pourtant, l'évolution d'un groupe n'est pas toujours linéaire. Souvent, apparaissent des périodes de stagnation, voire de régression. A-t-on analysé ces phases? Comment les acteurs ont-ils assumé leurs problèmes? Quelles solutions ont été trouvées? Était-ce les meilleures? L'analyse des échecs a-t-elle été porteuse de solutions? Les acteurs ont-ils amenés des informations exactes et objectives?

Accepter la précarité de la recherche-action

Toute recherche-action a une durée de vie limitée. Trop de stabilité serait d'ailleurs un signe de dépendance. Mais il n'est jamais aisé d'abandonner ce qu'on a créé. Comment a-t-on préparé cette indispensable rupture? A-t-on donné à la recherche-action une visibilité suffisante pour qu'elle puisse subsister symboliquement dans le temps? Les personnes-ressources du terrain ont-elles été identifiées pour perpétuer l'action? Qu'en est-il de l'autonomisation des sujets?

Favoriser l'historicité

Les sujets qui participent à une recherche-action ont tous une histoire particulière et singulière. Ils détiennent en eux tout un ensemble d'habitus, produits de cette histoire. A-t-on pris en compte ces habitus dans la recherche-action afin d'assurer la nécessaire continuité identitaire des personnes? A-t-on fait émerger à leur conscience ces dispositions inconscientes et durables afin de les amener à les modifier? En d'autres termes, a-t-on pu d'une part, maintenir les sujets en connexion avec eux-mêmes et avec le groupe auquel ils appartiennent et d'autre part, favoriser l'émancipation par rapport à des schémas de conduites stéréotypés?

L'axe de l'axiologie

L'axiologie constitue l'approche critique des valeurs. Elle impose que soit posée la question fondamentale : « Quelle conception de l'homme sous-tend la recherche-action? » C'est aussi elle qui fixe les principes généraux dirigeant les fins essentielles de la démarche. La finalité mais aussi les ambiguïtés et la conflictualité doivent être examinées.

Éclairer la finalité

Les options politiques et philosophiques sous-jacentes à la recherche-action restent souvent trop implicites. A-t-on une idée claire sur les valeurs qui sous-tendent la démarche? Les objectifs sont-ils énoncés? Le changement que l'on veut produire a-t-il été bien défini? Le postulat et les théories sur lesquels on

s'est appuyé sont-ils explicites? Le rôle des acteurs a-t-il été explicité? Notamment, a-t-on discuté quant à savoir à qui appartenait le pouvoir de décider? La difficulté réside souvent dans le choix soit des finalités individuelles, soit des finalités collectives : quels compromis a-t-on trouvé?

Repérer l'ambiguïté

Quand bien même les finalités seraient-elles au mieux énoncées, il restera toujours une vaste zone d'incertitudes liée aux aléas du terrain, aux non-dits, à l'ambiguïté qui régit les prises de décision. La transparence totale est un leurre. Au cours de la recherche-action, a-t-on bien repéré ces zones d'incertitude? A-t-on été en mesure de composer avec les contingences du terrain? A-t-on reconnu le rôle inévitable de la dimension affective et subjective des acteurs? Comment l'a-t-on dépassée? Finalement, se comprend-on bien? Les acteurs sont-ils sincères les uns avec les autres?

Gérer la conflictualité

L'existence d'ambiguïtés va inéluctablement générer une conflictualité. Le conflit fait partie de la recherche-action; il est même un facteur important du changement. A-t-on suscité, en cas de dissensus, une analyse de la situation? A-t-on cultivé l'aptitude au compromis? A-t-on laissé aux protagonistes un espace de liberté, de contre-pouvoir, un espace qui éveille d'autres possibilités d'action? Bref, a-t-on stimulé leur dynamisme créateur? Le conflit, s'il a été ainsi conçu, a-t-il contribué à l'évolution du groupe et des personnes?

La prise en compte de ces quatre axes et de ces douze repères permet de garantir la scientificité de la recherche-action. Elle interroge sa crédibilité (correspondant à la validité interne dans une recherche fondamentale) et sa transférabilité (correspondant à la validité externe).

En ce qui concerne la crédibilité, cette grille de lecture va permettre de vérifier si l'approche menée prend en considération un champ suffisamment large d'observations et de considérations. Elle suscitera, en outre, l'interrogation sur la cohérence (validité de reliance) entre les critères retenus (objectifs, productions, niveaux de l'écosystème, socialité, rôles, outils, historicité des acteurs, etc.), sur les effets pervers et inattendus, désirés ou indésirés, ainsi que sur l'évolution de la démarche. Elle permettra également de s'interroger sur le critère d'intelligibilité (validité de signifiante), c'est-à-dire sur l'intercompréhension entre tous les acteurs-chercheurs malgré les inévitables ambiguïtés qui existent dans toute relation humaine. Elle pourra, de plus, faciliter la réponse aux prétentions à la validité qu'exige l'agir communicationnel (Habermas, 1981), approche privilégiée par la recherche-action. Les informations fournies par les acteurs-chercheurs sont-elles vraies, objectives (vérité)? Leurs objectifs s'ajustent-ils bien aux normes sociales en

vigueur dans le lieu où se déroule la recherche-action (justesse)? Les acteurs-chercheurs sont-ils sincères dans leur engagement (sincérité)?

Par ailleurs, les résultats de la recherche-action peuvent-ils être transférés à d'autres contextes? Dans le cas de la recherche-action, une transférabilité « raisonnable », même si elle est limitée, doit pouvoir être garantie. Pour étudier les possibilités de transférabilité, une description détaillée du site est indispensable. Les douze repères permettent d'estimer le degré et le type de similitudes et de divergences entre les sites afin d'ajuster le plus adéquatement possible la démarche au lieu d'implantation de la recherche-action.

Ainsi, l'utilisation d'un tel ensemble de repères permet d'assurer une crédibilité à la recherche-action et d'effectuer une analyse des conditions de sa transférabilité. Cette grille peut évidemment être enrichie en étant soumise à l'ensemble des acteurs-chercheurs qui confronteront à cette occasion leurs points de vue pour envisager d'autres repères pertinents.

Conclusion

Pour terminer nos propos, nous insisterons sur la complexité qu'implique l'engagement dans une recherche-action. D'abord, revenons sur le tryptique qui caractérise la démarche : le pouvoir, le savoir et le vouloir. Il s'agit effectivement de passer par ces trois phases incontournables. Le désir de participer à la gestion collective et d'être partenaire implique l'exercice d'une parcelle de *pouvoir* qui doit se faire dans le respect et la considération de l'autre : c'est le temps de la négociation et de la contractualisation entre tous les acteurs (politiques, scientifiques, pédagogiques...). Il faut ensuite instruire le projet : examiner la problématique, les besoins, les possibilités de solution...; les sujets construisent alors leurs connaissances, leur *savoir*; c'est le temps de la délibération. Ensuite, viennent la réalisation du projet et l'évaluation de la puissance de la démarche et de sa capacité d'agir et de transformer; c'est le temps du *vouloir agir*, de l'exécution. Ces trois phases s'articulent sans cesse au cours de la recherche-action. C'est de leurs interactions constantes que naît le changement.

Par ailleurs, être en recherche-action, c'est accepter de toujours se situer dans un entre-deux, de naviguer entre deux pôles opposés, c'est-à-dire de s'inscrire dans la dialectique, dans le paradoxe. Examinons quelques exemples extraits des propos que nous avons tenus dans le présent article. Faire de la recherche-action, c'est tout à la fois être dans la confrontation et la reliance, dans la théorie et la pratique, dans la prévision et la prédiction, dans la problématologie et le résolutoire, dans la continuité et la rupture, dans le consensus et le dissensus, dans l'ouverture et la fermeture, dans la transparence

et l'opacité, dans l'affiliation et le détachement, dans le singulier et l'universel, dans l'exigence du collectif et la singularité des sujets... Être en recherche-action, c'est assumer toutes ces incertitudes. C'est aussi, par là même, construire la démocratie et se construire en son sein. Cela implique d'être tout à la fois agent, acteur et auteur dans le processus qui mène à l'émancipation.

Notes

¹ Dans la version résolutoire, on considère le discours comme une réponse validée à une question donnée; en d'autres termes, la production du savoir vise à résoudre une question, c'est-à-dire à supprimer celle-ci. Dans la version problématique, on considère que la réalité n'est pas une réponse unilatérale, une évidence à dévoiler, une résolution à découvrir mais plutôt une situation problématique sur laquelle chercheurs et acteurs s'interrogent constamment; la science, dans cette conception, est sans fin.

² CERIS : Centre de Recherche et d'Innovation en Sociopédagogie familiale et scolaire, Université de Mons (Belgique) – Directeurs : J.- P. Pourtois et H. Desmet.

Références

- Bajoit, G. (2003). *Le changement social*. Paris : Colin.
- Cohn-Bendit, D. (2011, 5 Mai). Le monde qui vient. *Nouvel Observateur. Chronique d'un cosmopolite*.
- Habermas, J. (1981). *Théorie de l'agir communicationnel. Tome 1 : Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*. Paris : Fayard.
- Habermas, J. (1987). *Théorie de l'agir communicationnel. Tome 2 : Pour une critique de la raison fonctionnaliste*. Paris : Fayard.
- Landsheere (de), G. (1979). *Dictionnaire de l'évaluation et de la recherche en éducation*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Pourtois, J.-P., & Desmet, H. (1998). Que nous enseigne le terrain de l'intervention? Les principes d'une pratique sociale à visée préventive. *Revue française de pédagogie*, 124, 109-120.
- Pourtois, J.-P., Desmet, H., & Lahaye, W. (2006). Postures et démarches épistémiques en recherche. Dans P. Paillé (Éd.), *La méthodologie qualitative. Postures de recherche et travail de terrain* (pp. 169-200). Paris : Colin.

Pourtois, J.- P., Desmet, H., Lahaye W., Berger M., Couvreur P., Della Piana V., Hachat A., Hardy F., Houx M., Humbeeck B., & Tutak A. (2011). *Parents partenaires de l'éducation*. Rapport de recherche subsidiée par la Communauté française de Belgique. Ministère de l'Enseignement et de la Formation. CERIS, Université de Mons.

Jean-Pierre Pourtois est docteur en sciences psycho-pédagogiques; professeur de l'Université de Mons (Belgique), il centre ses travaux de recherche dans le champ de l'éducation familiale et de l'épistémologie en sciences humaines; il a mené et mène toujours des recherches-actions, notamment dans le domaine des relations Ecole-Famille.

Huguette Desmet est docteur en sciences psycho-pédagogiques; professeure à l'Université de Mons (Belgique), elle a orienté ses travaux de recherche dans le domaine de l'éducation familiale et du développement social; avec J.- P. Pourtois, elle poursuit une réflexion constante sur l'épistémologie en sciences humaines.

Bruno Humbeeck est docteur en sciences de l'éducation, chercheur à l'Université de Mons et Directeur du Centre de prévention de la maltraitance (CPMP) et du Centre d'aide aux personnes toxicomanes et alcooliques (CAAT) à Péruwelz.